Libération

Entretien avec l'écologiste américain dont les essais «Pour une société écologique» viennent de paraître chez Christian Bourgois

MURRAY BOOKCHIN ET LE DRAPEAU NOIR DE L'ECOLOGIE POLITIQUE

«L'écologie est très proche des conceptions marxistes de la science...Elle permet une critique dévastatrice de la société hiérarchique dans son ensemble»

Murray Bookchin, un personnage. Je l'ai rencontré dans le New-Jersey où il enseigne l'écologie urbaine. Il est venu me chercher à l'arrêt de bus. A le voir.. marcher mal à l'aise le long d'un de ces boulevards interminables de banlieue, on ressent une impression de force contenue. Le pas lourd, le geste lent, l'homme semble soucieux d'économiser ses forces comme pour une longue marche. Son allure reflète assez bien sa « démarche » politique. On le dépeint volontiers comme un ours, et c'est vrai que Murray n'est guère facile. Ses critiques sont souvent acides. Lui-même se dépeint comme un vieux loup solitaire. Il n'est pas un organisateur, un leader, mais plutôt un utopiste, il travaille pour le long terme. Quand il parle, son œil s'enflamme, à propos d'un exemple, d'une vision. L'originalité de son approche vient précisément de ce tempérament. Il tente d'apporter au mouvement écologique américian la réflexion politique qui lui fait défaut. Il développe l'idée d'une société anarchiste. Selon lui, la technologie d'aujourd'hui permet à l'utopie de se réaliser. Divers essais ont été rassemblés dans un livre de poche publié chez Ch.Bourgeois sous le titre « Pour une société écologique ». Ce livre est le premier manifeste politique de l'écologie. Il n'est pas possible ici d'en résumer le contenu, courez donc l'acheter, c'est un texte capital. Dans cette interview, Murray Bookchin donne des explications complémentaires et précise la place qui est la sienne aujourd'hui dans le mouvement écologique américain.

— Pourquoi le mouvement politique amorcé pendant les années 60, connait-il un passage à vide ?

— J'ai une opinion bien précise là-dessus, il y avait entre 64 et 70, un mouvement politique très vivant. Ce mouvement avait des racines profondes, pas seulement à cause de la guerre (Vietnam). Une contreculture s'est développée dans la classe moyenne, des millions de gens ont bougé sur des sujets comme le sexe, l'aide mutuelle, le développement de la conscience. La guerre n'est pas la cause de tout ça, ce n'est pas vrai. Que s'est-il passé après la tuerie de Kent ? (une manifestation étudiante réprimée dans le sang), eh bien on a réalisé d'un seul coup que la majorité des Américains étaient encore bien conservatrice. Cela signifiait des années de travail, alors beaucoup ont été déçus, ils ont tout lâché. Le retour à la terre, ce fut avant tout la fuite de la ville, du système. Bien sûr à la campagne des gens travaillent...

— Tu sembles désabusé ; pourtant tu ecrivais il y a quelques années : « L'Amérique est grosse de la crise sociale la plus importante de l'histoire », as-tu changé d'avis ?

— Aujourd'hui il faut comprendre, il n'y a pas de révolution en Amérique. Dans un avenir lointain quelque chose est possible. La ruine de l'édifice institutionnel américain ne résulte pas de luttes mais d'une perte de vitalité interne, mais de la surmaturité de son potentiel technologique. La structure menace de tomber à la première secousse. D'où viendra-t-elle ? Impossible de savoir, une crise économique, un mouvement dans le Tiers Monde, une répression maladroite... Une chose est certaine, à terme, c'est inévitable. Mais tout de suite, aucun processus n'est en marche. La portée politique du mouvement écologique actuel avec les moyens qui lui restent est faible. En somme à la fin des années 60, un ballon s'est gonflé, puis il a éclaté. Ce qui est inquitétant, c'est qu'après cet éclatement, toutes les structures ont disparu. La raison essentielle de cet effrondement, c'est le fait que les Américains n'ont pas de tradition politique. Leur parler politique, c'est comme parler chinois à des Français !

— L'un des avantages des Etats-Unis pour permettre la naissance d'un mouvement politique nouveau, n'est-ce pas justement cette faible emprise des idéologies somme toute anciennes ?

— Oui, bien sûr, le mouvement écologique est né après l'échec de la nouvelle gauche. Il a rassemblé dans une nouvelle analyse critique de la société, les étudiants, les jeunes. C'est un paradoxe intéressant que celui de cette génération : bien que née dans l'opulence de l'Après-guerre, elle s'est révélée être la plus révolutionnaire des classes d'âge. Reprocher à cette génération ses origines bourgeoises relève du crétinisme. C'est simple, quiconque vit dans une société bourgeoise a, en quelque sorte, des origines bourgeoises. Comment devient-on un bourgeois ? Cela dépend simplement de ce que l'on accepte de la société bourgeoise. Donc, les jeunes qui rejettent la consommation, la morale du travail, la hiérarchie et l'autorité sont *« plus prolétariens que le prolétariat »*. Cela doit suffir à nous encourager à enterrer les restes de l'idéologie socialiste.

— Quelle virulence, tu es bien critique à l'égard du marxisme...

— Le marxisme, c'est l'académisme aujourd'hui. En novembre, il y a eu à New-York, une conférence sur Hegel avec pour sujet : *« Quelles sont les implications politiques de Hegel, aujourd'hui ? »* Hegel est-il un radical ? Révolutionnaire ? Non. Ce qui compte, c'est l'existence. Une théorie n'est révolutionnaire que par rapport au monde qui l'entoure et non par elle-même. Or, quel a été le travail de l'extrême gauche ? Momifier des théories d'un siècle ! Debord parle de la théorie du spectacle, moi je parle du spectacle de la théorie, il est hideux ! Ce qu'il faut regarder, c'est le spectacle de la société.

— Aux Etats-Unis, il n'y a guère d'idéologues justement...

— C'est vrai, la plupart viennent d'ailleurs, d'Allemagne, de France... Moi je suis né ici. Mon mode de pensée est un peu européen en effet, c'est vrai. Le russe est ma langue maternelle. Mes parents étaient des révolutionnaires russes d'origine juive venus s'installer à New-York.

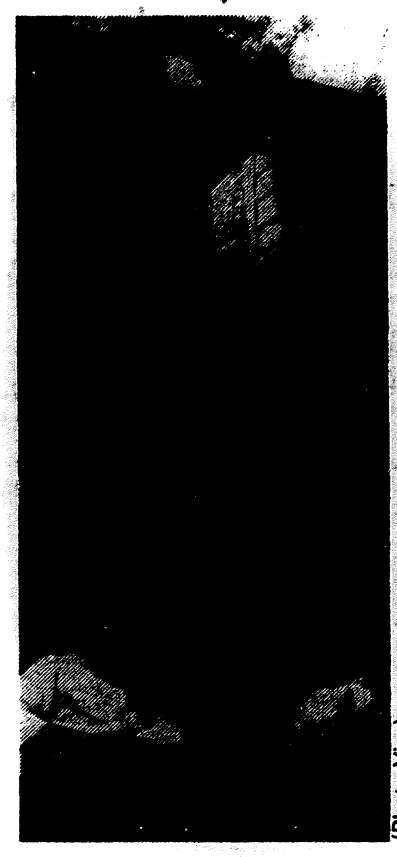
— New-York entre les deux guerres pour des immigrants de fraîche date, cela signifie quoi ? La condition ouvrière ?

— Oh oui, à 9 ans, je suis entré aux Jeunesses Communistes de New-York. J'ai rompu avec eux pendant le Front Populaire en France. Je suis alors devenu trotzkiste. Dans mon milieu, la guerre civile espagnole a soulevé un immense espoir. Je suis devenu marxiste anarchiste. Je travaillais alors dans une fonderie de la General Motors. J'ai fait les grèves de 36. Le syndicat de l'automobile était très dur à cette époque. Maintenant qu'est devenu le mouvement ouvrier américain ? Kaputt, assimilé !

— Tu as gardé des relations avec le gauche américaine ?

— Non, parce qu'elle n'existe plus dans ce pays, la gauche, au musée ! Le mouvement ouvrier vote pour Reagan...

— Oh, attention...



(Photo Viva)

— Bien sûr, j'exagère. Ce que je veux dire, c'est que le mouvement ouvrier n'est plus révolutionnaire. Je peux le dire, j'ai été ouvrier. Maintenant son intérêt, c'est le développement du capitalisme. L'ouvrier veut sortir de l'usine, il ne veut pas y rester. Il n'y a plus de mouvement ouvrier. Il ne réapparaîtra jamais ici en dépit de quelques mouvements à la base. Ce qui est possible, c'est que les ouvriers constituent des organisations radicales pour arracher par les luttes des transformations qualitatives de leur existence et de leur travail et en fin de compte, la gestion ouvrière de la production, mais ils ne constitueront ce type d'organisations que lorsqu'ils percevront la même tension entre le réel et le possible que tant de jeunes aujourd'hui. C'est uniquement lorsque les problèmes de la vie deviendront plus importants que ceux de l'usine qu'un renouvellement du mouvement ouvrier sera possible. Alors, peut-être un jour la grève économique deviendra grève sociale et permettra un renversement de la société bourgeoise. Un élément essentiel permet d'espérer : les jeunes ouvriers sont de plus en plus sensibilisés aux valeurs des jeunes de la classe moyenne. C'est un des signes les plus prometteurs de la perméabilité de l'usine aux idées révolutionnaires. Le marxisme est dépassé. Ici les marxistes, on les importe ! J'ai fait autrefois partie du groupe de Frankfort. J'aime bien Adorno, plus que Marcuse. Mais tout cela ne signifie plus rien.

— De la guerre d'Espagne au mouvement des années 60, qu'as tu fait ?

— Après la guerre de 40, j'ai dérivé vers des boulots plus techniques (dessin industriel), j'ai commencé à lire, à écrire. Ce n'est qu'après 56 et les événements de Budapest que je suis devenu anarchiste définitivement. La revue que j'ai publié en 63, *Anarchos*, a eu beaucoup d'influence sur la gauche étudiante.

— Et l'écologie dans tout ça ?

— Je l'ai découverte en 52 dans une revue allemande. Cette revue m'a beaucoup marqué. J'ai été tout de suite passionné. En 65, j'ai fondé le groupe écologique Action East. On avait trois slogans : communauté, écologie et anarchisme... et le drapeau noir ! Les gens ne comprenaient pas. Finalement, cette évolution me laisse insatisfait. On ne peut lire l'avenir. Une synthèse reste à faire.

— Tu as fait cette synthèse dans ta vie, le marxisme et l'anarchisme se sont trouvés mêlés avec l'écologie, ce n'est pas si courant, qu'en as-tu tiré ?

— Du marxisme, j'ai appris l'analyse économique et une perception des phénomènes de classe, la dialectique aussi. L'anarchisme reste lui le seul projet politique qui tienne debout. A mesure que le socialisme s'enfonce, cela devient plus évident. Bakounine a eu raison sur Marx. Toutes les idéologies sont parties d'une science. Cette science a permis le développement d'une nouvelle philosophie, d'une nouvelle vision du monde plus globale que la précédente. Le marxisme vient d'une réflexion sur l'économie. L'écologie constitue la science la plus avancée, aujourd'hui. La nature dialectique de l'écologie devrait apparaître clairement à qui a lu Hegel. Elle met en effet l'accent à la fois sur le développement interne des organismes et sur l'unité de leur diversité. L'écologie et la philosophie dialectique se recoupent de façon remarquable. C'est paradoxalement l'écologie qui est la plus proche de la conception marxienne de la science comme dialectique, elle en est plus proche que l'économie politique si chère à Marx. Cette place privilégiée, elle la doit au fait qu'elle permet une critique dévastatrice de la société hiérarchique dans son ensemble. Elle offre une assise scientifique à l'idée de société décentralisée, fondée à la fois sur une nouvelle technologie et sur de nouvelles formes d'organisation sociale dans l'écosystème qui les accueille.

— En somme, l'écologie propose une synthèse plus globale que les synthèses passées et débouche à partir de là vers une théorie révolutionnaire. On est loin de l'écologie des petites fleurs.

— Oui, l'écologie apporte surtout un modèle de fonctionnement d'organisation sociale et une réflexion sur la technologie et ses rapports avec l'individu. Maintenant reste à passer au stade supérieur et définir un mode d'organisation sociale.

La suite demain.

Propos recueillis par Pierre RADANNE.